

Au commencement était le Verbe

Catherine Santeff

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Santeff, C. (1993). Au commencement était le Verbe. *Moebius*, (56), 65–72.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE

Catherine Santeff

Rennes; à l'arrêt d'autobus, juste à la sortie de la gare, des hommes se parlent. Sans doute des collègues de bureau. Elle a confiance puisqu'ils se parlent. Elle en aborde un, au hasard, et lui montre l'adresse écrite sur le bout de papier. Ils en discutent, ne sont pas d'accord sur le chemin à suivre. Celui auquel elle s'est adressée se tourne vers un autre, parce que lui, il ne peut pas; sa femme l'attend. L'autre veut bien. Ils montent dans la voiture, il dit qu'à cette heure-ci il vaut mieux passer par l'extérieur; les embouteillages, vous comprenez. Elle comprend; c'est normal puisqu'il y a les embouteillages. Maintenant la ville est derrière eux. Elle se tient droite et regarde les lumières qui surgissent et s'affaiblissent comme des étoiles. L'homme répète que passer par le centre n'aurait pas été souhaitable vu que le soir à Rennes il y a une circulation dingue. Elle n'aime pas qu'il le redise puisqu'elle avait compris. Elle se dit que c'est peut-être histoire de parler, qu'il ne sait pas quoi dire. Elle se dit, mais il pose la main sur son genou et c'est fini. Elle a peur, elle lui en veut d'avoir trahi la parole qui crée entre les êtres l'unique tranquillité. Cette main sur son genou la gêne presque moins que les mots sur lesquels elle ne peut plus compter. Elle enlève la main, fermement, sans colère. Elle pense qu'il veut juste essayer, qu'il est de ceux qui n'auraient jamais osé si la situation ne s'était pas présentée. Il

repose sa main au même endroit. Elle l'enlève à nouveau. Il s'énerve.

— Oh là!... Si on n'a même plus le droit maintenant...

— Ramenez-moi à Rennes, s'il vous plaît.

— Sinon? demande-t-il d'un air satisfait.

— Sinon rien, je vous demande simplement de me ramener à Rennes.

— Ah ouais?... Et si j'avais pas envie hein? Si je vous laissais en plan, là, dans la neige, hein?

— Ce ne serait pas gentil.

Elle dit cela en appuyant sur les mots, en les tenant serrés contre elle.

— Eh non, ce serait pas gentil!

Il chante presque; il improvise. Elle sent qu'il n'a pas l'habitude.

— Ce serait peut-être pas gentil mais ça s'aurait! Et vous pourriez tomber sur un mec moins ragoûtant que moi, parce que moi, j'suis pas si mal, non?

Elle imagine que les rares lumières dans le noir sont des maisons isolées où gémissent des femmes étrangères parquées dans des caves. Elle se dit que ce n'est sûrement pas le cas, et aussi qu'il ne la laissera pas sur le talus. Mais depuis qu'il a trahi la parole, elle ne sait plus; elle ne mesure pas exactement. Alors elle se lance.

— Ramenez-moi à Rennes. Si vous voulez, nous pourrions dîner ensemble, faire les choses bien, vous voyez... Ce serait dommage, là, dans la voiture... Non, je ne plaisante pas, seulement pas aujourd'hui, parce que j'ai un camarade de classe qui m'attend, il doit s'inquiéter, en plus... Mais demain, ce serait bien.

Elle ne sait pas encore que sa haine plus tard viendra du fait d'avoir parlé comme une grande alors qu'elle n'est qu'une petite. Et puis elle se souviendra de la plage, là-bas en Espagne. Elle était restée plus longtemps que les autres, isolée sur le sable. C'était le dernier jour des vacances, elle voulait en profiter. Un homme était passé plusieurs fois devant elle, s'était approché, et avait demandé l'heure. Elle avait immédiatement deviné l'astuce; les mots assignés à des fins trop précises. Elle venait juste de sortir de l'eau, avait ôté le maillot sous la serviette qu'elle tenait serrée

contre elle, et elle savait qu'un seul geste la dénuderait. Alors elle s'était mise à parler sans arrêt; de sa vie à Paris; qu'elle était étudiante, qu'elle habitait au centre, enfin presque, oui, que c'était bien la vie à Paris, parce que somme toute, c'est la plus belle ville au monde, encore qu'il ne faut rien exagérer, et que dans toute ville il y a des avantages et des inconvénients; qu'à partir du moment où on y travaille par exemple, parce que vous comprenez, on voit ça avec l'œil du touriste mais ce n'est pas la réalité... Comment? Si je suis ici en camping? Oui, c'est juste derrière les dunes, à quelques mètres. On ne voit pas les tentes à cause des arbres, mais c'est juste là! Oh oui, nous sommes beaucoup, au moins trente!

En même temps qu'elle débitait les mots, elle s'était levée discrètement, s'était mise à marcher. De tenir la serviette enroulée l'empêchait d'accompagner son discours avec de grands gestes qui absorbent. Pour compenser, elle bougeait la tête, faisait mille et une mines, afin qu'aucun espace et surtout aucun silence ne puissent rapporter sur la scène la perspective de l'intrus. Toute cette exubérance interdisait à l'homme de s'apercevoir qu'ils étaient arrivés jusqu'aux dunes et, même s'il le remarquait, il ne liait pas ce rapprochement au bavardage intempestif. Il continuait de fixer de temps en temps des parties précises de son corps. Elle s'empressait alors de raviver son monologue et de détruire par une sympathie bon enfant la moindre ambiguïté. Il s'agaça, souhaitant sans pouvoir visiblement se le dire qu'elle se taise un bon coup pour qu'on y voie enfin clair. Mais lorsqu'elle se sentit suffisamment proche de ceux qui campaient là-bas, elle se mit à courir. Arrivée, elle parla de l'homme, mais ne dit jamais rien de la parole insensée qu'elle avait prise pour la sienne.

Le conducteur la croit. Craintif malgré sa pauvre audace, ou à cause d'elle, il se réjouit d'une si imprévisible tournure. Mais, lorsqu'il s'arrête dans la ville et qu'elle saute de la voiture, il crie fort :

— Espèce de sale pute!

Elle marche le cœur battant très vite et redemande son chemin.

— Excusez-moi monsieur, mais j'aimerais bien que vous fassiez quelques pas avec moi... Je viens de me faire agresser, et si vous vouliez bien m'accompagner un peu?...

Elle pense à rester calme, à ne pas effrayer le monsieur qui la regarde et ne sait pas. Elle pense qu'il ne faut pas qu'elle s'énerve, qu'il ne faut surtout pas paraître folle, qu'autrement on ne la croira pas...

— Ça va aller, dit-elle pour le rassurer. C'était seulement pour faire quelques pas... Ça va aller, je vous remercie.

Quand elle arrive à l'hôtel, son ami est sorti. Elle commande une bière et s'assoit. Enfin il est là. Elle ne l'a pas vu depuis deux ans, depuis le temps où il était un prince en sabots. Mais il n'est plus ce garçon rêvant de Bretagne au fin fond d'une musique. Ses traits se sont épaissis, la bière sans doute. Elle n'a pas prévu cela, et ravale tout ce qu'elle avait tant besoin de lui dire : l'homme, la voiture...

— Tiens, t'es là? Qu'est-ce que tu fous là? T'es venue exprès? Robert! Une bière! Robert, j'te parle oui ou merde! Qu'est-ce que j'ai foutu de mon papier à tabac? Alors, comme ça, t'es là? C'est marrant...

— Je vais à Saint-Malo, et j'ai pensé passer par Rennes pour te voir...

— Ah ouais?! C'est rigolo... Putain, j'ai mal à l'estomac, faudrait peut-être que j'aille voir un toubib? Qu'est-ce que t'en penses?

— Je ne sais pas... Cela fait longtemps que tu as mal?

— Ouais, assez...

Un homme passe, il lui parle.

— Bob, tu penses à mon affaire, hein? Ça alors, t'es venue exprès?

— Oui, enfin je t'ai expliqué...

— Tu sais, moi, j'peux pas te coucher là-haut, c'est trop petit. Mais si tu veux, je t'aiderai à trouver un truc... Alors, cette bière, elle vient?! Ouais, ces brûlures d'estomac, ça me prend régulièrement. Ça va toi?

Il regarde les personnes disséminées dans la salle, tourne la tête dès que la serveuse passe.

Dans le restaurant où ils sont allés, la lumière crue et le peu de convives amplifient la fatigue. Elle voudrait retrou-

ver un abri où renaîtrait la décision qui lui fit prendre un train. Elle se force à sourire, à parler :

— Tu es sûr que l'air breton te fait du bien?

— J'sais pas... C'est possible qu'il m'en fasse pas. Oh pis j'en sais rien! Sans ces foutues tripes qui me brûlent... Alors tu crois que je dois voir un toubib? Je vais y penser...

Elle, elle pense à mâcher sa viande, et à se tenir droite. Entre deux bouchées, elle tente une phrase qui lui pèse lourd.

— Et tu fais quoi à Rennes? Tu avais commencé des études, je crois?

— J'ai pas continué, ça me plaisait pas. Moi, tu sais, ce que j'voulais, c'était danser...

Il arrache d'une tranche de pain toute la mie et se la fourre dans la bouche.

— Elle est bonne ta viande à toi? demande-t-il, maussade.

Elle sourit faiblement.

— Oui, assez. Et alors, tu as arrêté?

— J'ai arrêté quoi?

Il a enfilé la croûte autour du poignet et la fait tourner comme un bracelet.

— Eh bien, tes études!

— Ça m'disait rien... T'as pas envie d'une pêche Melba? Moi, si. Évidemment, y en a pas, merde!

Il repose la carte.

— Tu sais, je vais aller à l'hôtel, je me sens fatiguée...

— Ah ouais?... répond-il penché sur ses ongles qu'il cure avec la pointe d'une fourchette. Tu veux pas qu'on aille boire un coup dans un endroit marrant?

— Non, je préférerais me coucher, je dois partir tôt demain et...

— Ouais, j'comprends. Ça fait rien, je vais trouver quelqu'un, enfin, c'est con quoi! T'arrives, et tu repars!

Elle retrouve en montant les marches qui mènent à sa chambre cette attention aux moindres gestes qu'elle a toujours loin de chez elle. Assise au bord du lit, elle s'agace et s'émerveille des mouvements continus qui sont les siens : de leur capacité à se suivre. Elle sort la trousse de toilette, range les objets selon le confort. Elle sait qu'elle n'est pas

tout à fait cette grande personne qu'elle imaginait enfant déposer un à un les livres et les gants. Elle est une petite fille qui n'imagine plus et joue à une idée très ancienne; celle qui voudrait qu'à chaque pas corresponde le suivant, que le monde est une boule pleine, et que sa chair à elle est blanche et moelleuse. Elle sait qu'elle n'a pas rejoint cette idée de la femme, et que poser la brosse à dents et le tube de dentifrice à côté ne sont que des gestes empruntés à un rêve. Pourtant, elle les fait. Puis, elle sort son cahier, son stylo. Elle veut écrire puisqu'elle est écrivain; et de plus, en voyage. Elle allume une cigarette, et avant d'expirer la première bouffée se souvient :

«C'était en décembre. La jeune fille en imperméable ruisselant s'engouffra dans la librairie. Soudain, elle entendit une voix :

— Y a-t-il des livres qui vous reconnaissent?

Elle ne vit personne et dit cependant :

— Pardon?

— Y a-t-il des livres qui vous reconnaissent?

Alors elle vit le visage d'un homme à travers les rayons. Elle sourit et répondit :

— Non, pas vraiment...

— Dans ce cas, n'insistez pas, et venez plutôt boire un verre avec moi.

Elle le suivit. Ils traversèrent la rue et entrèrent dans un bar. Il se mit à parler, la bouche humide. Il écrivait en même temps des poèmes sur des tickets de métro et les lui tendait en disant :

— C'est pour vous.

Parfois, il l'interrogeait comme si la question n'était faite que pour elle, mais il n'attendait pas la réponse. Entre deux lampées de vin, il lui demanda :

— Savez-vous ce que c'est qu'être fidèle? Avez-vous déjà été fidèle?!

Il cassa un verre à force de le serrer, et s'enfuit dans les toilettes pour se laver les mains. Deux heures plus tard, lorsqu'ils sortirent, il lui demanda de passer la nuit avec lui; comme ça, en frère et sœur, pour la route. C'est elle d'ailleurs qui s'était dit les derniers mots et qui n'en doutait pas.

Mais elle avait dit non; qu'on l'attendait, et que peut-être déjà ses amis s'inquiétaient... Il s'était arrêté de marcher, l'avait regardée, et avait murmuré :

— Pourquoi dites-vous n'importe quoi? Si vous ne voulez pas, il faut me le dire très simplement, sans faire d'histoires, mais pas raconter n'importe quoi...

Alors, la jeune fille était partie, et le soir, avant de s'endormir, elle avait pleuré.»

Elle ferme le cahier et se couche avec des geste précautionneux, comme copiés dans un livre. Elle veut s'endormir, se concentre sur le rideau noir derrière les paupières. Elle croit gagner le sommeil en s'épuisant dans la contemplation des petits points nerveux. Elle veut s'enfoncer, se couler; mais lorsqu'elle ouvre brutalement les yeux, elle est tout à fait réveillée. Elle se dit qu'il suffit de rester calme, que ceci n'est que le signe d'une insuffisante fatigue. Elle change de position, détend ses muscles, et balaie avec ses jambes la surface du drap restée froide. Elle écoute la voix des passants, le crissement des roues sur l'asphalte mouillé. Elle se croit même contente de cette pause dans la nuit et s'en veut presque d'avoir voulu s'y soustraire. Elle se dit qu'il est bien de caresser des couvertures inconnues, de contempler le reflet des cadres et des murs, et d'aimer tous ces objets qui l'entourent. Elle va s'apaiser, elle le sent; même si à ce plaisir méthodique se mêle l'agacement lorsqu'elle constate les sursauts incongrus de ses muscles. Elle espère qu'en caressant la laine rude, le corps conquis enfin s'assouplisse, mais l'entreprise est vaine. Elle abandonne sa volonté d'abandon, et décide une nouvelle attitude : l'indifférence, à défaut de dormir. Elle ne bouge plus, accepte ce qui se révèle insomnie, et s'imagine presque libre de ne plus l'occuper. Elle veut attendre, se tourne pour trouver la meilleure position pour attendre, et, à chaque fois qu'elle en change, elle se dit n'avoir que ce but dans la vie. Lorsqu'elle s'assied en sursaut, le cœur battant, elle se rassure en pensant que l'air de rien, elle s'est tout de même endormie. Mais lorsque pour la nième fois elle se tient la gorge, le menton écrasé sur les genoux, elle ne croit plus rien possible. La nuit est totale; l'enseigne lumineuse qui toutes les cinq secondes collait sur le mur un carré de rouge s'est éteinte.

L'espace se ferme sur son corps figé. Toutes les attitudes sont rompues; tous les recours, comme des couches d'oignons, ont été épuisés. Au fond du lit, une interrogation muette se survit. Elle parle en silence à ses membres, leur dit : ça va aller, là, restez sages... Elle ose à peine articuler de peur que les mots ne se détournent de ses mains qu'elle applique sur sa peau. Accrochée au bord du matelas, elle hurle sans plus ouvrir la bouche : mon Dieu, dites seulement une parole.

Elle masse ses aisselles humides bien que froides; respire leur parfum, se pose les deux mains sur son visage. De ses deux index, elle caresse les ailes de son nez, insiste sur leur creux. Ses doigts remontent jusqu'aux pommettes, suivent la dénivellation qui mène à la racine des cheveux, passent derrière les oreilles, descendent le long de la nuque, s'accrochent aux salières, et tombent doucement sur l'os au-dessus du sternum, un peu en relief, elle n'a jamais su pourquoi. Ses mains font le tour de l'os, plusieurs fois avant d'aller vers les seins qu'elle recouvre comme pour les protéger du soleil, puis, s'écartent en éventail, rejoignent les hanches qui émergent. Elles passent et repassent sur le ventre tendu, restent quelques instants dans la position du toréador qui attend, puis se retrouvent conjointes à l'intérieur des cuisses. Elles se séparent à nouveau, en parallèle descendent jusqu'aux genoux, s'y arrêtent à peine, longent les tibias, entourent les chevilles et les tiennent serrées. Les doigts se détendent, passent entre chaque orteil, les compriment et aussitôt les libèrent. En un saut, les mains reviennent au milieu du corps, fouillent les poils, les trouvent doux, enroulent les doigts pour en faire des boucles, les déroulent, les dénouent, et se posent en coquille comme on se protège d'un coup.